

**SUR LES RACINES JUDEOLATRES DE L'ARMENISME DE
TRANSFERT :
TOUJOURS A PROPOS D'UN SUJET NORMAND**

Par le Docteur Dugenou
(Agrégé de la Faculté de Tératologie de l'Université de Caen)

On avait longuement disserté du cas Ternon, patient incurable d'une maladie orpheline qu'on a proposé d'appeler *arménisme de transfert*. Souvenez-vous : un normand de souche, chirurgien dans le civil, qui se pique brusquement d'écrire sur la médecine nazie puis qui se reconvertit on ne sait pourquoi dans la dénonciation obsessionnelle de la négation d'un génocide qui n'est pas prouvé, celui des Arméniens. Et bien, son cas vient de s'aggraver et du même coup de s'éclaircir. Il publie dernièrement rien moins que ses mémoires, dont on devine qu'ils ont pour fonction de parachever la panoplie du Chevalier blanc anti-révisionniste qu'il s'est achetée pour Noël, celle du doctissime Vidal-Naquet. Ternon, chirurgien en retraite, passé sur le tard docteur en histoire et qui s'occupe maintenant de bricoler poussivement sur le papier le génocide que les Arméniens n'ont pas vécu dans la réalité imite beaucoup le doctissime. Sa grandeur Vidal-Sassoon avait ses deux volumes, il n'en fallait pas moins d'un pour notre Normand complexé¹. Il nous dit pourquoi, avec sa naïveté légendaire, dans ce nouveau pensum.

Disons-le tout net : on ne conseille à personne sa lecture, calcifiante, qui ne suscite rien d'autre qu'un ennui profond. Pour les courageux, munissez-vous à proximité d'un fort volume pour vous laver régulièrement l'esprit de cette prose cafouillante impossible à lire d'un trait, par exemple celui de la correspondance de Céline qui vient de paraître en Pléiade. C'est Noël, il ne faut rien se refuser. Pour les autres, on présente ici quelques passages symptomatiques de l'affection ternonienne, présentation qui peut avoir son utilité dans la mesure où elle illustre, c'est notre hypothèse clinique, un exemple de cette vaste catégorie des maladies de l'esprit de notre temps que le célèbre judéothérapeute Pierre Guillaume a proposé de qualifier « d'arrêt de la pensée », en une formule à la fois ramassée et bien sentie.

¹ Yves Ternon, *7, rue de Chelles. Pour ce que nous avons tous été enfants...*, Paris, Le Félin, « Les marches du temps », 2009, 176 p.

Mise à jour d'une aggravation asymptomatique : le déballage du moi

Mais avant d'en arriver aux manifestations symptomatiques *d'arrêt de la pensée* qui se donnent à lire dans les mémoires ternonistes, quelques considérations paramédicales sur *l'écriture du déballage* ne seront pas superflues pour situer notre variation normande dans le maelstrom des milliers de rien du tout qui publient le récit de leur minable moi. A une époque où le premier éphèbe venu se croit obligé de raconter le quart de sa vie parce qu'il a pris trois grammes de cocaïne, encugulé tantine, et partouzé trois dimanches sur quatre en votant Arlette, en un début de siècle éperdu où, après avoir filmé le coït poilu, puis les membres ras, on se met à vidéotyper papie sur mamie depuis l'intérieur des entrailles au moyen d'une fibre optique, il paraît commun à l'homme de rien de prendre la plume pour étaler sa vie. Le résultat littéraire est évidemment catastrophique. A l'époque de Céline, tout le monde avait des histoires, mais peu d'écrivains pouvaient se targuer d'avoir un style. Aujourd'hui, comme il n'y a même plus d'histoires, les emplumés courbent l'échine, quittent l'horizon de la fenêtre pour se reluquer le nombril, et tout nous en dire de la genèse à l'extase, des fois qu'il en sorte autre chose qu'une infâme bouillabaisse. Et puis ça rapporte.

A l'évidence, le Ternon a lu de ces horreurs, et il s'est senti décomplexé. Un raisonnement peut-être inspiré par la fréquentation de la diaspora arménienne sur le mode « moi aussi j'y ai droit » a dû lui traverser l'esprit. Sans cette inspiration ultra-contemporaine, certaines perles s'expliqueraient difficilement :

J'eus un jour une idée stupide [on ne peut lui refuser cet éclair de lucidité]. Je voulais faire un geste dont je décidai de toujours me souvenir, même plus tard quand je serais devenu un homme célèbre – j'en fus tôt convaincu, la modestie ne me venant qu'avec l'âge et l'évidence de ma position dans la société [comprenez qu'il est devenu modeste le jour où il devint chirurgien installé avec un gros revenu et des dîners plein de députés]. Toujours dans le même coin éloigné de la maison, je choisis une grosse pierre d'angle qui dépassait d'un mur, me mouchai et déposai sur cette surface cet épais contenu nasal en me promettant de ne jamais oublier, ma vie durant, l'acte solennel que je venais d'accomplir. De quelle obscure morve est faite un serment prêté à cinq ans ? L'essentiel n'était-il pas de le tenir » [...] Seule demeurerait, depuis longtemps séchée sur une pierre, la crotte de nez qui fixait ma mémoire » (p. 26-27).

Ça ne s'invente pas. Plus loin, il y va de son déballochage sur le premier tirage de haricot, le premier touche-pipi (p. 38), la bonniche à papa (144), etc. Vous saurez tout, on ne vous épargnera rien. Alors direz-vous, pourquoi s'emmouscailler aujourd'hui la cafetière à revenir sur le cas Ternon ? Puisque Mouloudji avait déjà prévenu trente cinq piges en arrière qu'y'a plus d'façons et que tout fout l'camp ?

Parce qu'au-delà d'un jet d'encre illisible et très *tendance*, il faut bien comprendre que ces mémoires relèvent d'un plan concocté dans les brumes de son cerveau pour parfaire l'étiquette frelatée d'historien sous laquelle il veut désormais qu'on le présente en ville. Sans qu'il le dise explicitement, c'est une manière d'ego-histoire qui livre la clef de ce qu'il appellerait volontiers son engagement dans l'écriture de l'histoire des génocides, mais qu'on préfère qualifier ici d'implication active et criminelle dans la police de la pensée. Bref, après sa thèse, et son HDR, il nous joue le coup de l'historien sur le retour qui rédige à grand coups de « pensée profonde » et volontiers téléologique l'histoire de son parcours. Exercice convenu pour qui souhaite forcer les portes de la notoriété.

Mais l'opération est subtile, car elle est enchâssée d'un écran destiné à présenter l'auteur comme une victime de l'existence et plus encore à justifier cette écriture du moi par sa position même de victime patentée. Il aurait été acculé par les circonstances à publier ce ramassis d'entrailles mal ficelées. Son orgueil boursoufflé qui transpire à chaque paragraphe² n'y serait pour rien. Voire. Il explique en effet dans la préface que ladite publication résulte du souhait de son fils, mort à la suite d'une maladie à l'âge de 41 ans (p.13-14). C'est, dit-il, pour honorer une promesse faite à ce fils à l'article de la mort qu'il a écrit « ces pages que j'aurais déchirées s'il me l'avait demandé ». En lisant cela, un immédiat scrupule vient au lecteur : ne serait-ce pas immoral d'utiliser contre son auteur cette parole d'honneur matérialisée sur du papier ? Est-ce bien chrétien, en cette fin d'année ? Deux considérations chassent aussitôt cette pensée faible. D'abord, en y réfléchissant, il est un peu gonflé le Ternon de se cacher derrière la mort de son fils pour excuser la pitoyable performance de ses lamentables pages : « Par l'intérêt qu'il leur a porté, il leur a donné une valeur qu'elles n'auront peut-être pas pour d'autres » (p. 14). Comme s'il n'assumait pas complètement. Et puis, exploiter pour exploiter, n'est-ce pas lui-même qui donne dans une manière de *shoah business* appliquée à ses propres morts ? Que n'a-t-il pas honoré sa parole avec un peu plus de pudeur, en gardant pour lui cette préface qui voudrait l'excuser facilement de tout. D'autant plus facilement qu'il ne se gêne pas, lui, pour hurler avec les loups anti-révisionnistes, pour participer à la persécution de gens dont le simple crime est de ne pas penser comme lui. Tout compte fait, il mérite une double gifle, comme citoyen moralement corrompu qui se comporte en nazillon, *et* comme père indigne qui mêle le drame de la mort de sa progéniture à ses propres saloperies anti-révisionnistes. Les révisionnistes, eux, n'ont pas besoin de cela pour défendre leurs positions : ils ne pleurent pas en public sur leurs drames familiaux ; ils exposent simplement les arguments de fond, rappellent, excusez du peu, les persécutions dont ils sont l'objet, et les répercussions qu'elles peuvent avoir sur leur santé physique ou leur vie familiale, mais ils ont la pudeur de garder pour eux leur intimité, et surtout l'intelligence de ne pas l'utiliser comme ersatz d'argument. Mais peut-être Ternon est-il à court d'arguments ? Ce peut-être est certainement de trop.

Bref, cette piètre mine personnelle désamorcée, il appert que la fonction du livre est de contribuer à la gloriole du Normand. N'est-il pas cet « Historien de Seconde vie » (p. 11), « attaché à serrer la vérité au plus près » (p. 11) et dont la mission sur terre est de « traquer des faussaires » ? On comprend à lire ses écrits sur les massacres de 1915 que le malheureux se traque lui-même, et qu'il souffre en sus d'une grave anémie de la poigne : il a beau serrer fort, il n'attrape que pic. Mais venons-en au cœur du mal qui, pour le coup, n'est pas banal.

Hypothèse sur la genèse judéolâtre de l'arménisme de transfert

Le plus important est qu'il nous révèle dans cet opuscule l'origine première de son affection anti-révisionniste, cristallisée comme on le sait dans un *arménisme de transfert*, jusqu'ici bien mystérieux.

[p. 33] *C'était au troisième trimestre 1942. Une nouvelle était arrivée. Elle se nommait Suzanne Klossenberg. Mlle Cavailler, l'aînée des deux sœurs de la directrice, vint dans notre classe pour nous demander d'entourer cette nouvelle camarade. Elle nous tint à peu près de discours : « Mesdemoiselles – à la Paix Notre-Dame le pluriel*

² « Avec une vanité dont, le grand âge venant, je ne parviens pas à me départir, j'ai annoncé à mes enfants, puis à mes petits-enfants, palmarès en main, qu'à quatre ans je savais lire et écrire » (p. 30).

*était féminin et les trois petits garçons de la classe n'y changeaient rien –, voici votre camarade, Suzanne. Comme on vous le dira peut-être, elle est juive et cela ne doit rien changer pour vous. Vous l'accueillerez parmi vous comme vous avez toujours accueilli celles qui nous rejoignaient en cours d'année ». Quand Suzanne arrivait à l'école, elle mettait sa veste sur son bras et l'accrochait avec celles des autres au vestiaire. Pendant la récréation, plusieurs élèves se précipitaient là pour contempler l'étoile jaune, en dépit des mises en garde de la directrice. Ce manège ne dura pas longtemps. Un jour, Mlle Cavailler nous annonça : « Suzanne ne reviendra pas ». J'appris plus tard qu'elle était parvenue à la faire passer en zone libre et qu'elle avait été cachée dans un monastère. **Je ne sais quel fut mon comportement dans cette affaire. J'ai tellement fixé sur cet événement [il écrit comme ça] que j'ai cru que dans la cour de récréation les enfants avaient fait un charivari en criant : « Ah ! La juive ». On m'a affirmé que cela [p. 34] ne s'était jamais produit, mais cela ne suffit pas à soulager ma conscience, et, sans doute, un besoin d'autopunition. [...] Ce n'est pas ma responsabilité qui me fit problème plus tard, mais la prise de conscience que, en ce printemps 1942, alors que je ne pensais qu'à la séparation de mes parents et à mon classement scolaire, une petite fille a, en ma présence, sans que je m'indigne, sans que je la protège, été pour plusieurs de ses camarades un objet de curiosité, qu'elle ait été perçue comme différente par les élèves de sa classe. Je porte – et je tiens à en préserver la blessure vive – cette culpabilité d'avoir, enfant, moi dont les prières adressées quotidiennement au Très-Haut parlaient d'amour et de charité, ignoré la souffrance de cette petite camarade et de ne lui avoir pas tendu la main. Bon élève, bon catholique, religieusement instruit par le missel et le catéchisme, je n'ai pas saisi la chance de sortir de la meute. Cette chance ne revint que bien plus tard, alors que mon éducation chrétienne était parachevée.***

Ce passage mérite quelques commentaires, parce qu'il n'est pas crédible, et qu'il est en cela révélateur de la nature du mal de Ternon. On note d'abord que de son propre aveu, il ne se souvient pas de son comportement durant cette affaire. Puis, il nous dit qu'il a le souvenir que « les enfants » ont chahuté la gamine, ce qui sous-entend bien que lui n'était pas en cause, sans quoi il aurait écrit « je me souviens d'avoir avec les autres enfants chahuté Suzanne ». D'ailleurs, un témoignage auquel il fait appel lui affirme que rien de tel ne s'est passé, ce qui veut dire qu'au pire le fait, d'ailleurs parfaitement bénin, n'est pas certain, qu'au mieux il est totalement imaginaire. Mais bizarrement, sa conscience n'en est pas pour autant soulagée. L'incertitude du fait voire son inexistence sont trop faibles pour lutter contre ce qui doit être le simple produit de son imagination. Mais pourquoi s'imaginer en chahuteur de jeune juive persécutée ? Ce souvenir écran, conçu probablement dans les années soixante au moment où la propagande shoatique a commencé à se répandre, a sans doute deux fonctions dans la psyché ternonienne. Il masque d'abord un appétit de puissance qu'il nous révèle explicitement : la « blessure vive » est celle de n'avoir pas « saisi la chance de sortir de la meute » en se présentant comme un héros. La lecture du livre apprend en effet que la raison de vivre de Ternon est d'atteindre la gloire³ et la renommée⁴, pas de faire le bien

³ Étant petit, il ne voulait pas devenir pompier pour sauver ses concitoyens ou médecin pour soigner les pauvres mais « **un homme célèbre** » (p. 26). Il s'inquiète de ce qu'avec la « Musique, dessin, géométrie dans l'espace, je traînais des boulets qui **ralentirent ma marche vers la gloire** », p. 62. A l'école, il ne vient pas « cueillir des fleurs [dans le contexte compter fleurette aux petites filles de sa classe] mais **des lauriers** » (p. 27). En regardant des photos de lui il distingue chez l'adolescent « la rage d'un défi, **l'ambition qui pointe** » (p. 35). Lors de ses études médicales il raconte qu'il croise « des camarades **tout aussi acharnés que moi à réussir** » (p. 137). Il nous signale en outre que son « **apprentissage de la modestie** » fut « **lent et pénible** » (p. 145).

ni de se soucier d'autrui, dont il se fout royalement. Il se décrit lui-même comme « égoïste et orgueilleux, vaniteux même le jour de la distribution des prix » (p. 29) puis plus tard comme « un adolescent intolérant et borné, n'aimant guère son prochain et méprisant son lointain » (p.147). Mais il regrette à l'évidence de ne pas avoir été résistant comme maman (p. 48-49) ou comme son oncle (p. 77). D'un côté, ça le chagrine de ne pas pouvoir dire qu'il a défendu Suzanne contre une horde de jeunes filles antisémites. Mais, de l'autre, ça l'arrange aussi, car il peut dès lors battre sa coulpe, se présenter comme faussement coupable, et de la sorte inventer une origine factice au sentiment de culpabilité bien réel qu'il éprouve : la mise en scène de cet épisode fait alors office de mythe fondateur, celui de sa prétendue culpabilité de chrétien face au juif, culpabilité dont on va voir qu'elle est générée par un autre événement postérieur, qui intervient plus loin dans le livre.

Alors, d'où vient cette culpabilité de n'en faire jamais assez pour les juifs ? D'où lui vient cet éveil au monde qui sera désormais le fil d'Ariane de son existence spirituellement misérable mais matériellement cossue ? « La première étape de cet éveil fut la prise de conscience de ce que signifiait l'antisémitisme. J'avais, naturellement, pratiqué un antisémitisme quotidien, celui que, plus tard, mes anciens camarades, ignorant ma transformation, s'étonnaient de ne plus trouver dans mes propos » (p. 148). En réalité, nous dit-il, rien de bien méchant : quelques blagues lourdingues. Mais, comme son père avait jadis « adhéré au parti nationaliste du colonel de La Roque, les Croix-de-Feu » (p. 23), le jeune Ternon doit commencer à se dire que ses blagouses vont lui jouer des tours dans son ascension, et que la mode politique soufflant dans l'autre sens, il serait temps de faire basculer la girouette. Bref, il pressent que c'est le moment d'entamer ce « bel avenir à gauche » auquel ses parents ne l'avaient pas préparé (p. 23). Qu'à cela ne tienne :

Comme je continuais de raisonner par catégorie, mon premier mouvement fut de renverser le propos et d'accorder à chaque personne qui se présentait comme juive un supplément de qualité, pour la rembourser en quelque sorte du manque de respect que j'aurais pu avoir par le passé en la pensant différente. Il m'apparut vite que ce comportement relevait encore de mon éducation chrétienne : je me flagellais en pénitence d'un péché que je n'avais pas commis, tout en espérant qu'on reconnût ma transformation. Ma charité n'engendrant pas l'intelligence, cette thérapeutique se révéla rapidement inefficace et m'apporta même quelques mécomptes (p. 149).

On comprend à la lecture du passage suivant que Ternon charge son éducation chrétienne, et qu'il dissimule derrière elle son appétit de puissance, frustré par l'existence de ces camarades d'études juifs qui capitalisent la richesse de classe et le prestige de victime, et partant peuvent se foutrent de tout sans se soucier du qu'en-dira-t'on :

Dans ces années de l'après-guerre, mes amis juifs des beaux quartiers laissaient croire qu'ils étaient plus préoccupés de leurs flirts et de leurs sorties nocturnes, de [p. 150] Juliette Greco, de la Rose Rouge et de Claude Luter que d'un passé délibérément refoulé [= ça sonne mieux que de dire qu'ils se contrefichaient joyeusement de ce qui ne concernait pas leur jouissance personnelle]. A l'âge de la mémoire courte, ils avaient appris la précarité du bonheur et ils jouissaient intensément de leur quotidien sans

⁴ A la veille de passer son internat, il se dit « certes plus résolu que jamais à réussir dans la profession que j'ai choisie, mais plus ouvert à la connaissance des autres. Je comprends enfin qu'être chirurgien ne signifie pas seulement occuper une place privilégiée dans la société – **l'appétit d'argent me tourmente moins que la renommée** – mais d'abord disposer des moyens de se rendre utile » (p. 173).

solliciter ni ma charité ni ma pitié. Ils avaient établi des barrières de défense qui les protégeaient de la curiosité du voyeur et ils ne manquaient pas de le faire sentir. Venu à eux lourdement [= avec jalousie], avec une mentalité de bon Blanc distribuant des verroteries [= plutôt avec celle de l'esclave qui vient chercher son maître pour obtenir des miettes], je me retrouvais étranger à leur négritude [= à leur pouvoir de domination fait d'une appartenance de classe grande bourgeoise, du prestige victimaire en cours d'élaboration, et d'une pincée de shutzpah]. Plus ils étalaient leur richesse matérielle, plus je souffrais parmi eux d'un complexe de classe [= nous voilà au cœur du problème. Et comme il ne se sent pas de dire « salaud de riche » parce qu'il veut aussi s'enrichir, il dit « vive les juifs »]. En fait, je n'avais pas pris la peine de les comprendre [=comprendre ceux qu'on choisit pour maître est important]. Il me fallut un très long temps pour me procurer les clés qui me donneraient accès à leur intimité [=comprendre : ma langue est bien chargée, j'ai dû beaucoup lécher]. Cette expérience manquée aurait pu me rebuter, m'amener à retourner frileusement dans le giron de mon milieu familial et renforcer un comportement dont je tentais de me défaire [=bel exemple de conversion : il quitte les réflexes de pensée d'un milieu antisémite à la mode des années trente, c'est-à-dire, foncièrement anti-capitaliste, pour basculer dans un philosémitisme béat et pro-capitaliste dans lequel il voit la porte de son salut. On ne peut lui refuser l'argument de la cohérence : pour un ambitieux étudiant en médecine de l'après-guerre qui rêve de richesse et de gloire, c'était assurément un meilleur ticket]. Je tins à persévérer et je ne tardai pas à chercher ailleurs ce que je n'avais toujours pas les moyens de connaître.

La suite est douloureuse à lire, car elle témoigne du masochisme profond qu'occasionne cette conversion judéolâtre (p. 150) :

Je n'aurais pu progresser sans leçons particulières. Tel quel, je n'intéressais pas ceux dont je recherchais l'amitié, à moins qu'ils n'eussent été tentés de me donner la forme que, implicitement, je souhaitais prendre. Marcel Goldstein fut de ceux-là. Il se distinguait des autres étudiants en médecine par la qualité de son raisonnement et la précision de son discours que servait une mémoire enregistreuse du moindre détail, bien qu'une étonnante facilité d'élocution le déviât volontiers vers le faire-valoir et l'autosatisfaction, une attitude d'autant plus surprenante qu'il lui suffisait d'être lui-même pour qu'on l'appréciât [attention Ternon, là tu glisses... on croirait lire un argument pioché par Céline dans un magazine d'avant-guerre pour illustrer une Bagatelle...]. Je n'étais pas en mesure de comprendre que ce besoin d'étaler ses avantages jusqu'à la suffisance venait d'ailleurs : [ouf, tu nous as fait peur Tètère, on aurait cru, là comme ça, qu'il s'agissait tout à trac d'un trait culturel lié à une éducation fondée sur le principe d'élection divine] il traduisait un sentiment de revanche bien légitime en ces années de convalescence et de renaissance [ah bon, c'est juste de la vengeance shashatique qu'il retourne, alors tout va bien] Sa gouaille, son accent parigot, son besoin d'être l'élément central du groupe et le recours dans la difficulté cachaient tout un refoulé [Tètèr il s'y connaît en refoulé]. Ce petit homme, qu'on appelait déjà « le vieux », avait grandi plus vite que nous à l'école du maquis. Il avait vu, et surtout, il avait entendu [attention c'est pas pareil là coco : ton gamin il a vu de ses yeux, ou l'oncle du frère d'un cousin lui a dit qu'un voisin avait dit que...] Il avait des leçons à donner et il me les donna [on sait maintenant d'où vient la technique d'analyse des témoignages chez Ternon : t'écoute un gars parler. Si le type est un peu juif et qu'il t'affirme les choses tout crânement plein de morgue, c'est le signe d'un gros refoulé, alors mon vieux c'est du vrai. Sinon, c'est du bidon] ;

Et qu'est-ce qu'il a entendu et répété le petit Marcel, qui prend d'ailleurs ouvertement Ternon pour un « crétin » (p. 151) ?

Ce garçon avait mon âge – un an de plus à peine – et il avait déjà tant vécu. Ses parents venaient de Pologne. Le père, athée et militant socialiste, avait enlevé la fille du rabbin de son shtetl avant de s'enfuir en France avec sa bien-aimée. Les débuts avaient été difficiles, mais ils commençaient à s'en sortir avec leurs deux garçons lorsque la guerre éclata. A l'école communale de Belleville, Marcel avait rencontré le racisme quotidien. Mais il avait envoyé un coup de poing au garnement qui l'avait traité de sale juif. Son père l'avait félicité. C'était, avait-il ajouté, la réaction à avoir devant une telle insulte. Le père s'engagea dans la MOI (Main-d'œuvre immigrée) pour défendre sa patrie. Après la débâcle, lorsque le sort promis aux juifs devient évident pour ceux qui avaient connu l'exil, toute la famille – et avec eux, oncles, tantes, neveux et nièces – gagna la zone libre et s'installa à Gramat où la concierge de leur appartement de Belleville avait des relations. Ils furent intégrés à la vie du bourg, les enfants à l'école, les parents trouvant du travail. Au printemps 1944, à l'aube, le petit Marcel part cueillir des champignons dans les bois. Il aperçoit, dans le jour naissant, des chars allemands s'avancer vers Gramat et bloquer les issues de la ville. C'était un détachement de la division Das Reich qui allait ramasser des juifs. Il court prévenir les siens qui fuient, à l'exception de quelques-uns qui n'ont pas voulu l'écouter et qui, pris dans la nasse, seront déportés. L'officier SS qui commande le détachement réunit tous les habitants sur la grand-place et, muni d'une liste des juifs réfugiés que lui a remise la milice, fait l'appel des noms. Marcel n'a pas eu le temps de fuir. Il est là, parmi les gamins de son école. A l'appel de son nom, personne ne répond. Pas un de ses camarades ne le désigne. Il se glisse à l'arrière du groupe et s'enfuit par des jardins. Jusqu'à la Libération, cet adolescent de treize ans est agent de liaison du maquis voisin. Les membres de sa famille qui ont été déportés sont tous morts, à l'exception de sa cousine Lili, qui l'héberge maintenant dans le petit deux-pièces où elle vit, dans le quartier de Belleville. Marcel a recueilli le récit de ses souffrances. Il me raconte l'odyssée de Lili : le convoi parti de Drancy, l'arrivée à Auschwitz, le gazage des parents [la petite est donc entrée dans un chambre à gaz homicide ! puis en est ressortie !! Elle a tout vu, elle en témoigne !!!], le camp, la marche de la mort [dont il semble qu'on réchappe], le retour à Paris à l'hôtel Lutetia.

On voudrait bien y croire. Mais on n'est pas croyant. Il faudrait qu'un aigrefin passe cette feuille au crible d'une critique serrée pour départir le vraisemblable du faux⁵. En attendant... ce qui préoccupe le Ternon ce n'est pas le degré de vérité de ce discours. En bon crétin sidéré par le statut social et le statut victimaire de son interlocuteur, il gobe tout, sans distinguer. Non, ce qui l'ennuie c'est que « Produit de vingt années de labourage, d'ensemencement, de fumage, d'arrosage et de désherbage, dans les foyers familiaux, à l'école, à l'église, à l'université, j'étais désespérément goy » (p. 154). La séance de masochisme n'est pas terminée :

Exclu pour avoir choisi ceux que mon milieu d'origine excluait, je vivais délicieusement ce rejet comme une punition que je m'infligeais pour venir d'où je venais, avoir été ce que j'avais été et avoir pensé ce qu'il était indécent que j'eusse pensé. Je désirais très chrétiennement entrer en judaïsme pour porter la croix de mes frères pécheurs. Lorsque j'évoquais la souffrance juive, un frisson me parcourait, mes yeux s'embuaient, dans mon corps se coulait la certitude que je me rapprochais de la vérité [attention ça tache !] de ce moment parfait où coïncideraient, comme deux images réglées sur un écran, ma recherche et l'objet de ma recherche. Marcel m'avait donné une clé. Elle me permit de franchir une porte. Il en restait tant d'autres.

⁵ D'après Ternon, le Marcel a raconté lui aussi ses mémoires dans Marcel Goldstein, *Le Cœur et la Raison. Autobiographie D'un Médecin Juif Français Né À Paris en 1930*, Paris, L'Harmattan, 1998, 463 p. Avant-propos de Jean Kanh, préface d'Annette Wieworka.

Mais la psychose judéolâtre – à ce stade on ne peut plus parler de névrose – qu’il masque toujours à lui-même derrière son éducation chrétienne est évolutive et ne se stabilise pas dans ce masochisme effarant :

Il fallut encore longtemps, avant que, débarrassé du carcan de la pensée chrétienne, j’admette qu’il ne fallait pas penser en termes de péché, de punition ou de rédemption, qu’on ne gagne pas des indulgences en se repentant, et qu’il est plus simple, si l’on veut éviter de blesser son prochain, de s’identifier à lui. [p. 155]

Comme il est un faux chrétien, trop souffrir il a du mal. La blessure narcissique du rejet comme goy étant trop douloureuse pour le Normand, mais la pulsion judéolâtre toujours aussi virulente, le délire de culpabilité mute et Ternon... de se *prendre pour un juif* ! Grâce à ce stratagème d’auto-sujétion, il peut approcher le gotha sans trop morfler. Mais là non plus cela ne fonctionne pas toujours : au moment fatidique et révélateur de la rencontre avec Pie XII, il craque, et devant la célébrité du personnage et le prestige social qu’entoure cette audience, il fait un rechute chrétienne !

[...] Nous partons en excursion à Rome. Jean-François Lemaire, dont la famille est liée à Wladimir d’Ormesson, ambassadeur de France au Vatican, nous obtient une audience privée auprès de Sa Sainteté Pie XII. C’est, pour moi, un rare privilège. Marcel qui sait, lui, les silences de ce pape pendant la guerre, hésite à se joindre à nous, puis accepte. Mais il reste debout, alors que nous nous agenouillons, pour baiser l’anneau papale répondre à ses brèves questions. (p. 160).

Et la souffrance de redoubler, avec cette angoisse qui sourd de n’être pas juif et de ne pouvoir accéder à la bonne société des étudiants de médecine préparant leur internat. En décembre 1951, une amie juive, Michou, tout au moins le croit-il « naïvement, m’entrouvre les portes de l’Eden » (p. 162). Il voudrait tant se sortir une juive, comme viatique : il en repère une. « “Tu n’as aucune chance. Elle ne voudra pas de toi. D’ailleurs, elle est juive, comme moi“. J’aurais accepté tous les arguments, mon physique ingrat, mon humeur triste, ma timidité, ma maladresse à danser, ma petite condition sociale, mais pas celui-là » (p. 163). Il se bat comme un chien et finit, on le comprend en lisant la suite, par l’épouser. Petite revanche sur grande blessure. Le ski à Val-d’Isère (p. 164), les vacances au club Med (p. 167) n’effacent pas tout.

Le retour du refoulé

Résumons : il vient de monter en épingle son christianisme, probable paravent inconscient pour son appétit de puissance ; comme sa judéolâtrie ne peut provenir non plus d’une réflexion politique – il avoue lui-même qu’il se contrefoutait de la politique⁶

⁶ « Alors que les camarades dont je partageais la sensibilité étaient inscrits au parti communiste ou compagnons de route, je demeurais d’une incroyable immaturité politique. Lecteurs du *Monde* et, bientôt, des bonnes feuilles de *L’Observateur*, ils suivaient et commentaient l’actualité. Je n’y voyais que des faits et des dates. La seule chose qui m’intéressait était de savoir si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises pour la France. » (p. 155). « Avec un tel bagage, on peut concevoir que, lorsque je m’aventurais sur le terrain des discussions politiques ou du syndicalisme étudiant, je manquais de réparties. Si un étudiant communiste me coinçait contre le mur de la faculté de médecine pour me faire signer l’Appel de Stockholm, et, pour tout argument, me demandait : “Tu es pour ou contre le massacre des populations civiles par la bombe atomique ?“, je ne pouvais émettre que des onomatopées et, pour toute réponse, chercher un prétexte de fuite. [...] Il n’y a certes aucun intérêt à vérifier si mon nom figure parmi les signataires de l’appel de Stockholm, car je ne sais si j’ai ou non

– et qu’il ne peut déceimment pas invoquer la grave blessure narcissique d’avoir été traité en goy par les fils à papa juifs du XVI^e et d’ailleurs, il invente pour finir son laïus une prise de conscience bidon, qui l’aurait frappée comme la foudre lors d’un séjour au sanatorium. C’est le scénario de la conversion citoyenne du je-m’en-foutiste. Isolé quelques mois, il aurait beaucoup lu, écouté de jeunes philosophes internés comme lui parler de politique et, à la sortie, il aurait voulu désormais se rendre utile. « J’ignore encore que ce que je désire être porte un nom en yiddish : un *Mensch* » (p. 174). Sur cette phrase surréaliste se clôt ce clystère judéolâtre.

Quelques lignes de synthèse sont ici nécessaires. Ternon, fils de dentistes, petit bourgeois installés dans la grande banlieue parisienne, voit son père cocufier outrageusement sa mère. Elle divorce, élève son enfant quasiment seul, un même qui parce qu’il souffre de la séparation se révèle être une teigne égoïste et insupportable, un « petit monstre » si l’on en croit l’auteur et on le croit volontiers. En grandissant, il se fout de tout, et ne cherche qu’à réussir ses études pour être médecin. Mais vient le temps de devenir chirurgien comme le veut sa mère. Là, il tombe sur un os, un milieu de fils à papa juifs, très gros bourgeois, qui lui font comprendre qu’il n’est pas du sérail, et qu’il n’a rien à y faire. Il a l’intuition que s’il veut briller en société, il va falloir se faire adouber par ces zozos parce que la bonne société des étudiants de médecine, c’est eux. Il avale les coulevres, fait le juif, pourlèche, rame, épouse même une juive, décroche son internat mais comprend bientôt que la seule porte de sortie est idéologique. Sa judéolâtrie béate se mue alors en un sionisme de transfert virulent qui lui occasionne des tremblements dès qu’il détecte un gramme d’antisémitisme dans l’atmosphère. Il sera donc « plus concerné par la lutte contre le racisme que par la lutte des classes » (p. 158).

Le récit s’arrête là. On comprend alors que son *arménisme de transfert* provient directement de ce *sionisme de transfert* lui-même issu d’une judéolâtrie péniblement refoulée derrière le paravent d’une culpabilité chrétienne factice, judéolâtrie qu’il a contractée au contact de son entourage juif hostile à sa condition de petit bourgeois goy, sans intérêt aucun. Cette blessure intime va faire qu’il va d’abord être affecté d’une forme de masochisme virulent consistant à en faire toujours plus pour les juifs, puis à vouloir se faire juif, en épousant une juive ; arrivé à ce stade de sa biographie, une hypothèse s’impose : constatant que ces efforts ne lui rapportent aucune notoriété, que les juifs continuent de le snober avec ses quatre ouvrages sur la médecine nazie, il bascule dans la défense de la cause arménienne. Le *sionisme de transfert* trouve alors à se recycler dans un *arménisme de transfert* encore plus fanatique : les nationalistes arméniens sont en effet moins dégueulasses que les juifs des beaux quartiers et ne vont pas se mettre à conchier un type qui sert objectivement leur cause. Parmi eux, Ternon se sent enfin chez lui et peut laisser libre court à ses pulsions qui sont fondamentalement des pulsions liées au paraître : rayonner dans la « bonne société ». D’où sa deuxième carrière de faux historien dans laquelle il recherche les honneurs et la notoriété que le gratin juif lui a refusé.

Conséquence sur la mise à jour des symptômes de l’arménisme de transfert

Fiat lux ! On s’étonnait dans une précédente contribution que certains symptômes de l’*arménisme de transfert* apparaissent étonnement similaires à ceux du *sionisme*. On

cédé à leur demande. Aurais-je signé, ce n’eût pas été par conviction, mais pour éviter les postillons d’un importun et pouvoir dire au quémandeur suivant : “J’ai déjà donné” » (p. 156).

avait attribué cette similarité au mécanisme d'imitation du lobby pro-arménien sur le lobby pro-sioniste, ce qui reste parfaitement valable. Seulement, on voit que dans le cas d'un Ternon, la similarité, en plus d'être d'ordre imitatif d'un point de vue collectif, est d'ordre génétique d'un point de vue individuel : c'est un banal *sionisme de transfert* qui a muté en *arménisme de transfert* lequel revêt dès lors certaines des tares de la défense du sionisme.

Le « moi protéiforme » (p. 11) du patient se révèle ainsi égoïste, méprisant envers le réseau social de ses parents (p. 24), vaniteux (p. 30) et on ne s'étonne pas qu'il pratique la même inhumanité qu'un Vidal-Paltoquet à l'encontre de ses propres géniteurs : ce dernier se réjouissait de leur disparition pendant la guerre, Ternon se moque quant à lui du sort de sa mère restée dans un endroit soumis aux bombardements, tandis qu'il est réfugié dans un endroit resté à l'abri, à la Tranche-sur-Mer : « un mois plus tard, j'y étais toujours, sans nouvelle de Maman depuis quelques semaines, moins inquiet sur son sort qu'à l'idée que, la nouvelle mensualisation n'étant pas payée, on ne me coupât le vivre et le couvert » (p. 47). Il est aussi haineux⁷, au point d'en devenir méchant⁸, et volontiers mystificateur : il se dépeint sans rire comme « rebelle », alors qu'il n'est qu'une peste ; ailleurs il invoque les mânes de Georges Brassens qui l'aurait « conforté » dans son « anticonformisme » (p. 171) ce qui est particulièrement piquant chez ce tenant de la pensée dominante. Surtout, il semble n'avoir pas changé d'un iota puisqu'il continue de jouer des tours pendables à sa propre épouse⁹, et mystifie de plus belle la réalité en exploitant grossièrement le passé¹⁰.

On en apprend aussi sur la méthode de notre faux historien¹¹ : il va sélectionner dans la documentation disponible ce qui peut accréditer les témoignages recueillis. Curieuse méthode ! significative des zéloteurs de la mémoire, dont on sait d'expérience qu'elle est la plupart du temps contrariée gravement si ce n'est démolie par la documentation. D'ailleurs, il rappelle sans fard qu'« il ne convient pas de soumettre ces morceaux d'hier [en parlant des bribes de sa mémoire] à la critique d'un aujourd'hui vivace, mais de les regarder tels qu'ils émergent » (p. 45) ; quand on se souvient par ailleurs qu'il est le genre de type à fixer sa mémoire dans une crotte de nez... .

AAARGH REPRINTS

janvier 2010

< aaarghinternational@hotmail.com >

⁷ « Ces romans entretenaient mon appétit de vengeance, un sentiment nourri par ma condition d'enfant divorcé » (p. 41).

⁸ « Il n'est de méchancetés, de railleries, d'insultes, de coups même que je ne lui ai faites, lancées ou données, pour lui témoigner mon affection d'ailleurs » en parlant de la bonne de sa mère (p. 37).

⁹ « J'ai appris à me servir d'une machine à écrire ; six mois plus tard, je ne regarde plus le clavier. Je t'ai longtemps caché cette compétence afin de pouvoir te demander de taper mes manuscrits. Lorsque l'ordinateur parut, je dus te la révéler et tu tardas à me pardonner ma dissimulation » (p. 170).

¹⁰ « Deuxième photo : le même bébé, plus potelé, assis à califourchon sur un petit banc, tenant entre ses mains une poupée noire en Celluloïd : "Moi à six mois". Cette photo était en effet prémonitoire. Faut-il y voir l'indice précoce de mon souci de l'autre, ma volonté affichée à six mois de combattre le colonialisme et le racisme ? » (p. 43).

¹¹ « J'étais bien placé pour savoir que la mémoire est fragile si elle n'est pas soutenue par le document » (p. 11).